III

par Jacques FONTAINE
Membre de l'Institut

A propos de John MATTHEWS, *The Roman Empire of Ammianus*, London, Duckworth, 1989, XIV-608 pages, avec bibliographie et index, 8 cartes, 4 figures, un tableau.

Déjà quarante-trois ans, depuis l'excellente petite synthèse qu'E. A. THOMPSON publiait en 1947, à Cambridge, sous le titre *The Historical Work of Ammianus Marcellinus*. L'ampleur et l'acuité du présent ouvrage témoignent à la fois du développement considérable des éditions, études et commentaires consacrés à Ammien au cours du dernier demi-siècle (voir la précieuse bibliographie qui termine ce livre), mais aussi et d'abord du savoir et des curiosités d'un ammianiste chevronné, qui est aussi un historien justement réputé de la société romaine tardive. La différence des titres annonce celle des perspectives. Une sorte de double vision — propice à la perception du relief — se dirige ici constamment et à la fois vers le Bas-Empire à travers Ammien, vers Ammien à travers « l'Empire de Rome ». Cette visée répond à la singularité d'une histoire qui, entre les dates de 354 et 378 qui marquent les limites des événements retracés dans les dix-huit livres conservés, a été vécue et faite par cet officier supérieur avant d'être écrite en latin par ce soldat grec, natif d'Antioche et devenu à Rome un écrivain apprécié. Du vécu au pensé, des faits à leur récit, le présent livre s'organise donc logiquement en un diptyque : dix chapitres de *Res gestae*, huit de *Visa uel lecta*.

Le premier de ces deux sous-titres est le titre même de l'œuvre d'Ammien, le second est une formule par laquelle l'historien annonce, en 22, 8, 1, la matière de sa grande digression sur les Thraces et la région pontique. Cette double formulation n'est pas un jeu d'esprit. Elle signifie d'emblée les choix qu'implique le titre du livre. D'abord s'introduire dans l'histoire personnelle d'Ammien *vivant* plus ou moins directement — et pour nous plus ou moins visiblement — les événements de ces vingt-quatre années; ressaisir les intrigues et les points de vue que l'acteur et observateur a choisis pour retracer avec des mots l'évolution de ce vaste paysage historique en mouvement constant; percevoir ainsi le plus distinctement possible les éléments subjectifs qui se sont glissés, consciemment ou non, dans la présentation d'un Empire qui est ainsi doublement celui d'Ammien.

Le titre de la seconde partie pose à nouveau tous les problèmes de ce décalage fécond; mais ils y seront considérés sous un angle plus synthétique, à la fois historique et littéraire, en suivant cette fois un plan méthodique et non plus chronologique. Comment s'articulent « choses vues *et/ou* choses lues »? — *Vel* autorise cette traduction un peu trop moderne, mais qui correspond bien à la diversité des rapports entretenus dans l'œuvre entre la culture présente de l'écrivain et les souvenirs personnels du soldat; gageons que J. MATTHEWS et déjà, peut-être, le subtil Ammien lui-même y avaient pensé —. Quel témoignage les *Res gestae* portent-elles sur tous les aspects de la civilisation romaine du IV^e^ siècle, et dans quelle mesure Ammien s'engage-t-il dans ce qu'il écrit? De l'aveu apparemment sincère au déploiement d'érudition, de l'expérience vraie aux redites d'un ample savoir livresque, de la réalité brute à sa mise en scène dramatique, la gamme des stylisations est considérable, et difficile à bien saisir selon les thèmes et les problèmes

abordés. Mais il n'empêche que la double démarche qui correspond à ces deux parties du présent livre permet d'affirmer l'unité de sa visée : « Il y a beaucoup à apprendre sur Ammien à partir de son œuvre et aussi de l'étude des milieux politiques, sociaux et géographiques dans lesquels il s'est mu, et ce livre a pour objet l'Empire romain de son temps, tel qu'Ammien l'a vu, tout autant que l'historien lui-même ».

La circularité de cette phrase de l'introduction précise la double vision que laissaient percevoir titre et sous-titres. Comment écrire à la fois un livre sur Ammien et un livre sur l'Empire ? La question serait embarrassante, si cette dualité n'était justement inscrite dans l'œuvre étudiée. Celle-ci n'a rien d'une autobiographie proprement dite, ni non plus d'une synthèse abstraite sur les lignes de faîte de l'histoire romaine dans le troisième quart du IV^e^ siècle. Mais entre le roman et la chronique, elle oscille du réel à l'imaginaire, reflétant d'ailleurs ainsi — l'auteur le montre sur bien des points — la mentalité symbolique des contemporains. Pour ainsi dire au départ et à l'arrivée : un homme de ce temps y parlait d'abord à des hommes de son temps, pour leur tendre un miroir tendancieux. Mais les lecteurs des historiens romains antérieurs ne pouvaient guère s'y tromper, ni s'en offusquer. Il ne faut donc pas s'attendre ici à une première partie plus subjective, suivie d'une seconde plus objective. A travers l'une et l'autre, la navette continue de courir entre Ammien et ses auditeurs lecteurs, comme elle court dans la parole même de l'historien. Qui reprocherait à J. MATTHEWS d'avoir ainsi tenté d'épouser le mouvement même d'une telle création littéraire ?

Il en résulte que la première partie, suivant le fil du récit, s'engage dans une sorte de commentaire perpétuel, tour à tour proche et distant du texte. Admirable introduction à une intelligence correcte du texte original, peut-être un peu lente au goût des ammianistes qui regretteront parfois — avec l'auteur lui-même : *reum confitentem!* — le « livre svelte » (*slim book*) qu'il déclare avoir rêvé d'écrire. Mais on doit convenir que l'analyste sauve, par la qualité de ses vues souvent ingénieuses et toujours prudentes, ce *fat book* si savant, qui effleure si rarement la paraphrase, et montre dans l'œuvre d'Ammien « le produit vivant des tensions entre le temps, le lieu et la mémoire ».

Après avoir fait le point, avec une élégance et une précision toutes personnelles, sur la conjoncture politique et la chronologie de la composition, J. MATTHEWS consacre donc la première moitié du livre à une présentation thématisée des événements, mais en tentant constamment de les lire pour ainsi dire par-dessus l'épaule d'Ammien, sinon de son point de vue — au sens fort du terme —. Sur les pas (et souvent à travers les vues) de son chef le général Ursicin, l'officier Ammien a vécu, de Cologne en Orient, les anxiétés de l'empereur Constance, écartelé entre « Les dissensions civiles et la guerre étrangère ». Suit un chapitre apparemment un peu digressif (Ammien oblige ?) sur « La frontière du Nord-Est » ; de la mission d'Ammien en Corduène au siège d'Amida, la géographie historique n'y quitte point, pour autant, l'histoire : elle l'éclaire par une connaissance approfondie d'un environnement qui n'est pas seulement un décor, mais un facteur déterminant des faits qui s'y déroulent. Cette présentation de l'Orient romain menacé introduit logiquement à un bref et remarquable chapitre sur « Le jeune Ammien : son environnement social et culturel » : la capitale impériale d'Antioche éclaire, comme telle, les origines familiales d'Ammien et de sa carrière d'officier supérieur. Et il y a bien quelques « possibilités conjecturales » pour que des liens familiaux anciens entre sa famille, la cour et l'armée expliquent qu'Ammien nous apparaisse d'abord dans son œuvre, à un âge encore peu avancé, comme *protector domesticus* affecté au service du *magister equitum* en Orient.

Trois chapitres sur Julien, dont on sait qu'il est, en tous sens, au centre de

l'œuvre ; trois points de vue sur les événements mouvementés de ces années 356-362 : « L'ascension de Julien » ; « Julien et les philosophes » ; « L'invasion de la Perse ». Trois lignes de recherche aussi. Entre les menées des hommes et la précipitation des faits, la première tente, en particulier, de démêler la responsabilité du César dans les événements de Lutèce et sa rupture avec Constance. La solution du problème du complot est subtile : le César Julien n'aurait pas comploté, mais pris graduellement conscience du possible, puis du vraisemblable, enfin de l'inévitable. Cette exégèse est tentante, — à condition de ne pas interpréter en un sens trop symbolique les expériences religieuses de Julien aux moments les plus tragiques du *pronunciamiento*.

La seconde recherche fait le point, avec une clarté méritoire, sur la diversité des courants du néo-platonisme tardif, pour bien situer Julien dans le courant le plus religieux, adonné à la théurgie : d'où des conséquences graves, sur l'attitude de Julien au cours et surtout à la fin de l'expédition de Perse. Celle-ci fait l'objet de la troisième recherche : le plus neuf y est un essai de géographie historique, accompagné de deux cartes éclairantes, sur la succession et les déplacements des diverses villes qui se sont côtoyées et remplacées, au fil des civilisations, mais aussi des variations du tracé du Tigre, dans la région de Ctésiphon ; le texte très obscur d'Ammien touchant l'arrivée et l'arrêt de l'expédition sur ces sites en est remarquablement éclairé, mieux que je n'avais su personnellement le faire. C'est aussi l'occasion de faire le point sur les sources du récit de l'expédition ; on pourrait résumer la thèse développée par la formule : *uisa* et *lecta*... Il semble en effet que l'on puisse déduire de coïncidences entre Ammien et Zosime, en quelques passages, un certain recours à l'ouvrage perdu d'Eunape, par lequel Ammien aurait complété ses propres souvenirs. Mais l'intention dramatique du récit d'Ammien était totalement étrangère à Eunape, ce qui exclut *a fortiori* son utilisation suivie pour retracer des faits d'abord vécus par un membre de l'expédition. Dont acte.

Le règne de Jovien et l'usurpation de Procope sont ensuite thématisés sous le titre : « Légitimité et usurpation » ; ceux des Valentiniens sous la formule un peu provocante : « Sexe, magie et trahison ». Ce n'est pas pour rien que les trois épigraphes du livre sont empruntées à Shakespeare, et à deux romanciers anglais. Le recenseur, ayant jadis commis une conférence sur « Ammien historien romantique », ne peut être choqué par ces titres suggestifs : ils ne font que concentrer les enjeux de l'insurrection de Procope, et la raison des divers procès qui ont marqué les règnes de Valentinien et de son frère. Car il est vrai qu'Ammien se situe volontairement, en s'accordant aux goûts — et aux réalités — des Romains de son temps, dans la lignée des historiens artistes. Mais il le fait toujours en éclairant l'histoire politique et sociale d'une manière unique, comme le montre le détail de ces deux chapitres.

Une nouvelle trilogie d'études ouvre la seconde partie ; elle tourne autour de la figure impériale : « Le métier d'empereur », « Les caractères du gouvernement », « La pratique de la guerre ». Ces trois aspects sont bien illustrés par le récit de l'entrée de Constance à Rome, dont l'étude introduit le premier des trois chapitres. Soldat de métier, Ammien s'est toujours fait une certaine idée de l'empereur, ou plutôt, pourrait-on dire, de la déontologie qui devrait être celle d'un détenteur du pouvoir suprême. Mieux qu'un idéal officiel ou une stylisation littéraire, cela explique la sévérité avec laquelle l'historien constate, avant de les juger, les défauts de tous les souverains qu'il a connus, y compris Julien ; d'où, aussi, sa décision de se taire à partir de 378, en levant la plume à la veille du règne de Théodose. Les contradictions du gouvernement impérial s'éclairent à partir des textes ; ce que nous appellerions le grippage de la machine détermine la rhétorique de brutalités et d'intimidation des textes officiels, les brutalités de la « justice » et des hommes, le

moralisme impitoyable et hypocrite, la rivalité des clans autour du pouvoir. Quant à la pratique de la guerre, l'officier Ammien en est évidemment un témoin privilégié, et ce sujet a suscité des travaux importants au cours des dernières décennies. Le recours à certaine stylisation des scènes de batailles et de sièges se justifie par le fait que les techniques de la guerre n'avaient guère changé depuis l'Orient ancien; la connaissance livresque de cet héritage interfère donc avec l'expérience d'Ammien, participant et observateur direct — sans qu'il soit possible de l'affecter à une « arme » précise. — Son seul défaut de témoin est peut-être d'avoir adopté quelquefois des points de vue étroits sur la gestion impériale de la guerre, et de ne pas avoir compris que certaines décisions supérieures contestées par lui étaient en fait conformes à une vue d'ensemble raisonnable de la situation.

On entre dès lors dans l'ethnographie et l'histoire sociale — et l'on ne s'en plaint pas —. Le chapitre sur « Barbares et bandits » offre des monographies qui reposent sur la collation du texte, expliqué et mis en pages par les données des autres historiens du temps, mais aussi par les acquis approfondis des archéologues et historiens modernes sur les divers peuples considérés : sédentaires cultivateurs comme les Alamans et les Goths, nomades comme les Huns et les Sarrasins, montagnards rebelles comme Isauriens et Maures. Nous sommes là dans l'histoire ancienne plus que dans Ammien; mais le titre de l'ouvrage nous avait prévenus. Et le lecteur de ce chapitre reprendra avec une attention mieux avertie les passages — nombreux — où Ammien a traité quelque aspect des relations conflictuelles entre ces peuples et Rome; quand il ne leur a pas, comme aux Huns, consacré une digression particulière. Ainsi se justifie ici une certaine digression sur tant de digressions de l'historien.

L'auteur atterrit déjà sur son terrain d'élection : celui de l'histoire sociale. Il ne le quittera plus. Aux confins instructifs de la géographie humaine et de l'histoire, Ammien reprend à sa mode le problème de « l'environnement physique, ville et campagne », en citadin de grande famille, pour qui « une cité était l'expression tangible de bien des convictions plus abstraites sur la nature de la vie civilisée ». En ce sens, le chapitre est bien symétrique du précédent; et il définit encore plus précisément, au sens premier de cette métaphore, les *points de vue* d'Ammien.

Le chapitre sur « Les relations sociales » traite surtout des crises économiques et des troubles sociaux qu'elles provoquent. Ammien ne saisit le plus souvent ces événements que dans les perspectives moralisantes des relations entre les personnes. Sont abordés aussi réalisme et caricature dans les digressions romaines des livres 14 et 28, et le christianisme vu comme phénomène social dans les *Res gestae*. Un chapitre nourri sur « Religion et philosophie » essaie de distinguer délicatement chez Ammien le reflet d'un certain paganisme contemporain, les convictions personnelles, enfin une érudition religieuse qu'il déploie sans la prendre forcément à son compte. Quant à son attitude envers le christianisme, elle est à la fois défavorable et prudemment mesurée; elle distingue les idées et les actes des hommes (qui l'intéressent avant tout, impartialement); elle demeure ambiguë, parfois ironique, presque toujours détachée, comme sur bien d'autres sujets.

Un chapitre de conclusion, sur « Le Romain et le Grec », cerne d'encore plus près cette personnalité d'exception, aux confins de tant d'univers, géographiques et spirituels. Elle ne nous est accessible qu'à travers une œuvre dont il importe toujours de bien percevoir le genre littéraire et ses traditions. Ils aident à en comprendre le projet, aussi bien que l'esprit d'un temps porté vers l'imagerie, le symbolisme, le cérémonial. La thèse de G. SABBAH sur les affinités profondes de l'idéal historiographique d'Ammien avec celui des historiens grecs est ici confirmée. Ammien reste en plénitude un homme antique, parce qu'il croit à « l'autono-

mie et à l'efficacité de la volonté humaine », et aux liens étroits entre cette volonté et la survie de Rome.

Un gros livre peut être un grand livre ; de ceux qui donnent au lecteur l'impression réconfortante non seulement d'avoir beaucoup appris, mais d'être en mesure de mieux comprendre : d'être devenu plus apte à poser au texte d'Ammien des questions plus pertinentes. Il faut dire aussi le profit que toute étude sur Ammien tirera désormais des quatre-vingts pages d'annotation, serrées en petits caractères, mais aussi de la bibliographie et de l'index qui les suivent. Ouvrage d'historien autant que de philologue, ce livre en vaut (au moins) deux, selon la dualité de son titre. Des esprits chagrins regretteront de n'avoir pas les notes « en bas de page ». L'auteur déclare l'avoir délibérément voulu, pour assurer à son texte une lisibilité plus franche. On ne saurait le lui reprocher. Car on voit rarement associer tant de science à tant d'élégance.